

CHANT D'OSTÉOPOROSE

DU MÊME AUTEUR

Nef lune, Traces, 1969
Potirons sur le toit, Traces, 1972
L'épithaphe évolutive d'un chauve, Fagne, 1972
A vélo, immortels! Ed. St Germain-des-Prés, 1974
Le collant intégral, Ed. St Germain-des-Prés, 1975
Le tricorne d'eau douce, chez l'auteur, 1977
Reprise des vides, Ed. Le Verbe et l'Empreinte, 1981
Les barbes transparentes, Le Dé Bleu, 1981
La nuit, velours côtelé, Le Nadir, 1988,
calligrammes de Claudine Goux
Santal et clavier pourpre, L'Arbre à paroles, 1994
Citron rouge, le Dé bleu, 1996,
Prix Charles Vildrac de la SGDL, 1996
L'âge phosphorescent, Fondamente,
Henri Heurtebise, 1996
Vaches, automobiles, violoncelles,
avec 32 illustrations couleur de Claudine Goux,
Ed. bilingue français-allemand,
traduction de Rüdiger Fischer, Ed. En Forêt, 1996
Jusqu'à la garde, anthologie bilingue français-
allemand, Chez Thomas Reche, Passau, 1997
gravures sur bois d'Alfred Pohl

Odile Caradec a été retenue dans diverses anthologies
et histoires de la poésie contemporaine dont :

La poésie du XX^e siècle de Robert Sabatier, tome 3
L'érotisme dans la poésie féminine de Pierre Béarn,
Pauvert, 1993
La fête de la vie, Anthologie de poèmes français
contemporains, choix et traduction par Rüdiger Fischer
Ed. En Forêt, 1992

ODILE CARADEC

*Chant
d'ostéoporose*

Illustrations de Claudine Goux

EDITINTER

© Editinter, 2000
ISBN 2-914227-00-0
ISSN 1264-1413

Fugue d'hiver

Ce matin, tu n'as pas regardé le ciel
Dans ton duvet d'oie tu es restée enroulée
Les portes n'ont pas grincé
Les fenêtres sont restées closes

Tu n'as rien entrepris
Tu es demeurée seule avec ton être profond
Le temps n'a pas compté
Tu es de plus en plus étonnée d'être celle que tu es
Tu ne t'es jamais habituée à toi-même

Ce matin, tu commences à faire connaissance avec
ton ombre
et avec ce qui est à l'origine de ton ombre
Cet étrange vaisseau de peau, de nerfs, de sang
Ce tourbillon de chair

Mais aussi avec ta pensée tellement fugitive
tellement aérienne
tellement subversive
avec toute ton ambiguïté
toute ta sauvagerie
et la force de ta douceur

SEPTEMBRE, IL FAIT FROID

Rentrée — les passagers de la planète terre
sont pleins d'effroi

Les feux du temps jadis crépitent dans les chambres

Inquiétude dans les cartables —
approche d'un millénaire —

La neige attend, elle prononce le mot Paix
les bouches sont pleines de mousse des forêts

La mer est la servante perpétuelle
des êtres dotés de sang

La mer est la plus grande fenêtre de la terre

SEPTEMBRE, ON ENTERRE

Septembre — il fait une nuit de pépins de raisin
des montagnes de grappes envahissent les corps

Je pense à la première nuit que traverse le mort
mis en terre aujourd'hui
Le combat chimique est fini, il y a trêve
bientôt commenceront les combats organiques

Nuit noire — les raisins écartèlent les astres
la chaleur de l'automne se coule dans les paumes

Fenêtre ouverte — les ronflements légers passent
les fentes des persiennes

Au cimetière il n'est âme qui vive

OCTOBRE, DES CERNES NOIRS
ENTOURENT LES ÉGLISES

Chaleur sourde — les raisins sont lointains
il y a des nids dans les mains

La cathédrale prise en écharpe
et les voûtes romanes
s'emplissent de sombre et de muet

Et nous qui cherchions Dieu dans les étoiles
nous sommes acculés à l'ombre et au silence

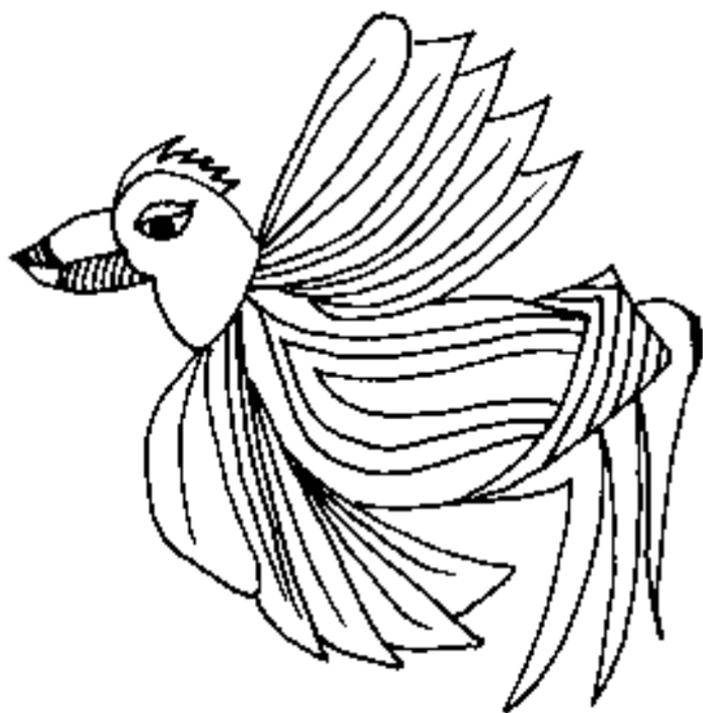
La ville n'est plus un lieu où aller
Ville, ô amphore noire !

AUTOMNE BRÛLE-GUEULE

J'ai envie de plonger mon gros nez dans la poudre
d'automne
de voir l'intérieur noir d'un œil de biche
la flamme d'un œil animal

J'ai envie de brûler mon museau à l'or fin
Or véritable, Or éclaté des feuilles
De me plonger dans le jus d'or des fruits

Ah ! Je ne suis vraiment qu'une bête d'automne !



AUTOMNE EN CHAMBRE

Faire briller les cuivres à la saison d'hiver
le pot pansu tout en haut de l'armoire
lui donner du relief
en faire un astre domestique

User tout un chiffon pour faire étinceler
Saint Jean l'évangéliste

Insiste sur son aigle, toi qui tout doucement
t'en vas à reculons dans un domaine sans oiseaux

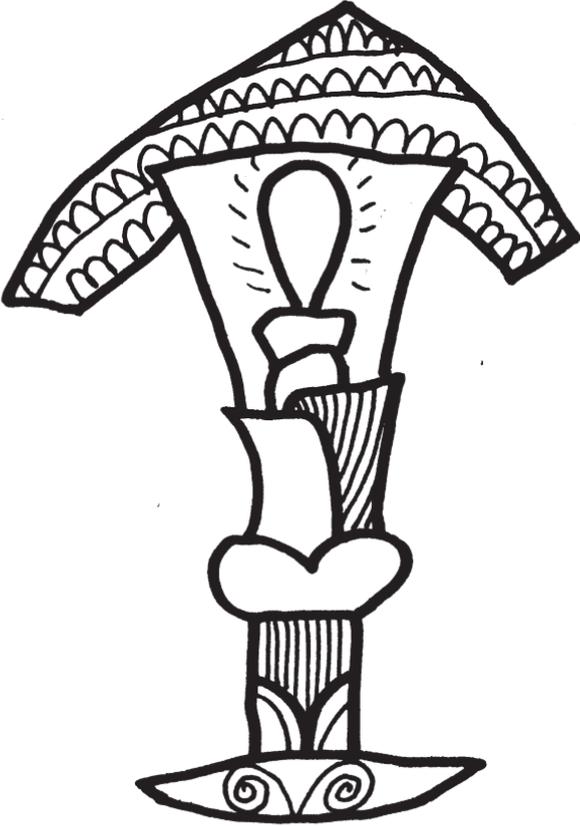


TERRE DE BRUME

Les arbres de la nuit s'emparent des étoiles
puis les dispersent dans le vent
et moi, dans la tiédeur du lit
je pense au premier rouge-gorge
et au scarabée d'or
qui attend patiemment dans les arcanes de la terre

La brume pulvérise les végétaux
rondes sont les lumières de la ville

Les personnages qui ont le front
de marcher seuls
ne se rencontrent pas
Ils sont noirs et tenaces



BRUMES ET PLUIES

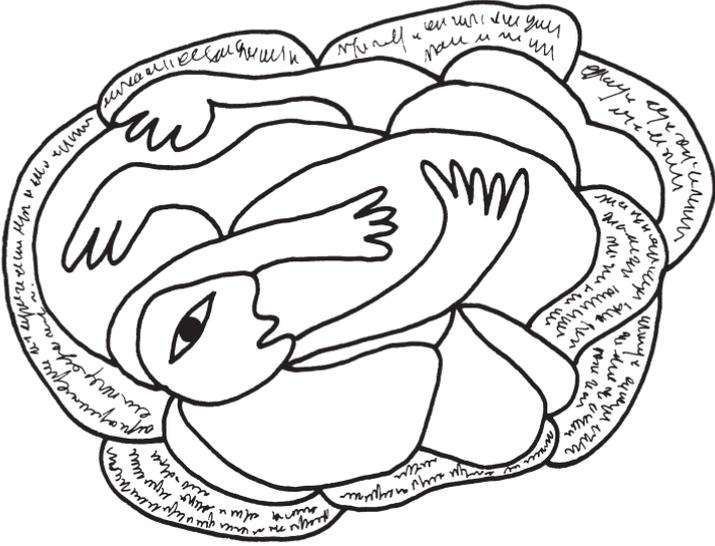
Ô le bruit des trains dans la nuit

surseoir au départ

Surseoir aux grandes exigences

Se replier dans le sommeil
tandis que les trains battent et palpitent dans la nuit

Surseoir au départ dans la chambre
près de mon front la lampe
dans mes mains quelque livre explosif et tendre
et surtout ne pas faire attendre le poème
sauter dedans en marche



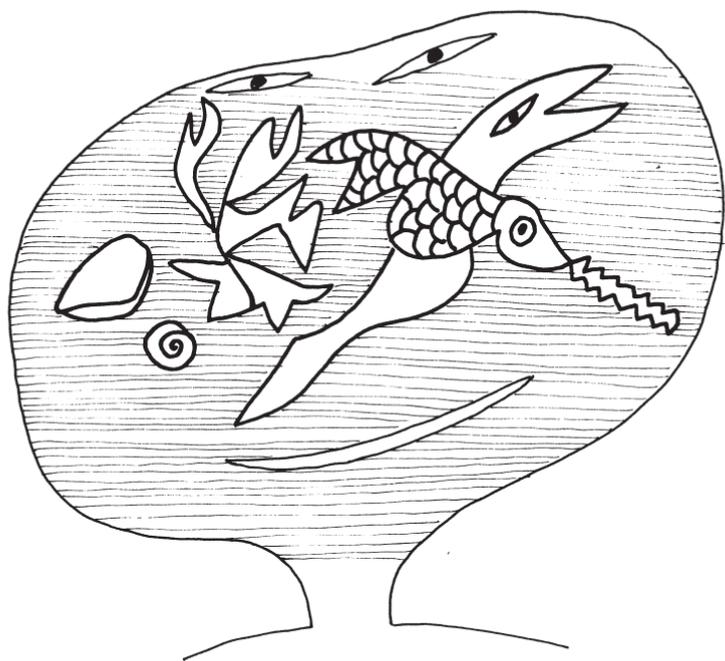
Couchée dans mon lit dessous ma grosse couette rouge
je m'apprête à prendre mon vol

Moi, une mortelle, je ne pèse pas lourd dans l'espace
et le temps

Cependant mon organisation interne est une merveille
mon cœur fait entrer en vibration toutes les fibres
de mon corps

Quand je me love dans l'infiniment grand
mon poème s'élargit
il monte comme un arbre à l'assaut du ciel
et moi qui le nourris, je me fais toute petite

En poésie je suis une fourmi
je me sers de mes pattes microscopiques
pour transpercer le papier blanc
et lui faire rendre l'âme
Je suis un vitrail dans la nuit



Prendre un bain chaud
l'air froid dehors me dynamise
surtout le givre, car le bleu est plus bleu
les arbres plus osseux
la terre plus terre que jamais

Les jardins se réveillent
et moi je prends mon pied
dans un bain chaud
Un bain d'où les bêtes marines sont absentes
mais ma cervelle est un grand fond marin
coraux, poissons-scies, dauphins prêts à bondir
coquillages et valves

Et puis sortir de l'eau
et ruisselante entrer en habits secs
comme on entre à l'église

Un corps blanc pense dans la nuit
toute la terre s'en trouve rafraîchie
la substance du monde augmente

Pourtant ce n'est qu'un corps blanc
dans la nuit
bientôt squelette, blanc lui aussi
aux dures arêtes
comme pointes d'étoiles

Ce n'est qu'un corps
il pense et absorbe la nuit
il songe aux animaux
étonnés qu'on les aime,
à leur tendre vie animale

En vérité, je vous le dis,
ce sont eux qui président à l'intégrité du monde

FEUILLAGE D'HIVER

Travailler dans l'orbe de la lampe
avec des pétales de lumière
quand la terre est saisie par l'ombre
et que les gens frileusement
mettent le nez dehors
seulement pour les chiens
Un long foulard autour du cou
pour captiver la brume
une laisse pour ne jamais perdre le chien
— pas de liberté vraie pour ces bêtes-là —

Le grand jardin au bord de la falaise
on le dirait tout seul au monde

Intermittents sont les passants
comme des flammes protégées par des mains
mais leur souffle est enfin visible

La veille il n'y avait rien
l'air était d'une transparence de fontaine
Il y eut au matin cet effroi cette joie
Des poèmes furent écrits sur toute surface plane
Plus que jamais les arbres noirs étaient écartelés
glacés de poudre blanche
à l'intérieur de la terre leurs racines frémissent
Il semblait qu'une libération, qu'une ascension
était sur le point d'arriver

Cependant les hommes et les femmes nourrissaient
leurs yeux et leurs mains d'une foi très candide

O neige, tu es indispensable à la confection
des poèmes
ils ont besoin d'un nid
Tout poète est ouvrier du crépuscule et de la neige
Dans les vagues halos, les lumières feutrées,
il trouve les fleurs de sang qui montent à sa poitrine

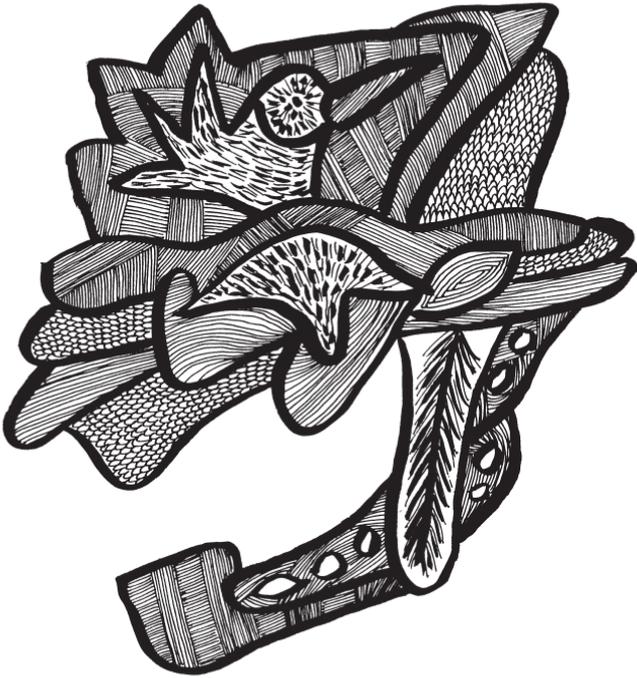
Il y a des oursins violets dans le cœur de la neige
La draperie très blanche convient aux grands
buissons de sang

Les poèmes écrits les jours de neige
claquent comme des coups de feu

Et puis vient la pluie ravageuse qui éteint tout

L'érable qui fut si croustillant retourne à sa noirceur
les pas sur les pelouses peu à peu s'engloutissent

L'unique promeneuse pose ses deux mains
sur son cœur et elle entend trembler le monde



J'ai tant aimé marcher de par le monde
en guettant le soleil
et retenant mon cœur prêt à tomber
dans l'humide, le froid, dans l'humus,
le solaire

Je cherche le soleil en cheminant parmi les hommes
me taisant pour ne pas faire entrer de griffes
dans mon cœur

La neige saupoudre le bel humus sauvage
si solitaire que mes pieds défont

Pourtant marcher seule m'est blessure sans trêve
Au plus profond des bois j'aime avoir près de moi
un chien dont le cœur bat très fort après la course

Nuit, solitude, oubli des voix

Quand j'étais petite fille
ai-je eu l'immense privilège
de voir tomber la neige à Brest ?
La neige en pleine nuit
alors que l'on entend la mer
beaucoup plus qu'en plein jour

L'insolite est entré en moi
comme un vaisseau spectral
tout brouillé dans la brume
Bruits de cœur et duvet de neige
se sont entrecroisés

Oh ! qui dira la patience et la joie
de la neige descendant sur la mer
et se posant sur les crânes de bronze
des statues hiératiques
à chaque bout du cours d'Ajot

Le vent fait tout trembler
les maisons et les arbres
les enfants solitaires
qui voient par la croisée
cette folie princière
cette douceur inhabituelle
cette danse immobile

LARMES AU CŒUR DE L'HIVER

Bois un grand bol de lumière hivernale
Huit heures, il fait un temps de petit gris
Gris, les brouillards au col des arbres
leurs bases immobiles
Gris, les hommes, les femmes aux arrêts d'autobus
mais quand on s'en approche
on voit briller des larmes dans leurs yeux

La ville comme île flottante
comme chasse gardée
comme barricade mystérieuse

La ville comme poitrine
lente ressuscitée
la ville muette
les chiens l'ont ornée de crottes inspirées

Ô ville à la bannière blanche
ville transfigurée, prête pour la parade

La peau n'est plus blanche du tout
les hommes emmitouflés sont doux

La neige est une balle inespérée

NEIGE TOURBILLONNANTE

Gelée blanche

la cheminée attaque son errance
Une petite bonne femme grave circule avec son
ombre
son chien dévore le gel sonore

Nous sommes deux tourbillons
dans la corolle de la neige
Nous sommes les inséparables
sous nos manteaux il y a des flambeaux
inextinguibles

NOËL, LA BRUME

On ne dirait jamais que dans chaque ombre il y a un
cœur rouge qui bat

On ne dirait jamais que ma pensée est une flûte de
champagne tant sous la cendre elle a couvé

Noël, ouvrons tout grand les bras
Ne resserrons pas la maison autour de ses volets
Portons très haut les lampes
Qu'un phare de lumière balaie tout ce qui a soufflé
de vie

L'ÉRABLE ILLUMINÉ

L'érable illuminé sent plus fort que jamais
les moineaux qui le hantent

Doucement je le prends à la croisée des branches,
par le vert de son tronc je vais m'illuminant

Plus que jamais mon cœur est écarlate
neige et sang se mélangent

L'arbre entier se pavane
chacune de ses branches a un bout de soleil
il s'exalte, il m'exalte

Palpitante sera la courbe de lumière
en ce jour de janvier

DANS LE CIEL BLEU MARINE
MONTE LA POÉSIE

Les tout premiers poèmes sont perce-neige et roses de Noël

La mousse est leur patrie

Le doux braiment de l'âne aux yeux d'étoile les couvre d'étincelles

Les giroflées des vieux murs dont l'odeur est subtile sont leur première odeur

On les attend, on les espère, fruits d'un lointain désir

Désir d'enfant choisi dans la tendresse, désir de grand large, de vagues et d'espace

MILLE NEUF CENT QUATRE-VINGT-DIX NEUF

J'entre dans le feu de l'année
avec du linge propre
Ma chemise, comme une grande langue blanche
sent bon le savon frais

Je suis prête à entrer sous terre
prête à y faire mon nid de cendres chaudes

L'âge me recouvre de ses vieilles branches
il me faut apprendre à gouverner mon bateau
avec prudence

Je lutte contre les couteaux de glace

FUGUE D'HIVER

Le ciel est un paysage de cristal
dans lequel se déploient les ramures cassantes

Prends un pinceau de soie
Dessine, choisis bien tes distances

Ton trait doit s'incurver dans la douleur
l'hiver s'enfuit
les oies sauvages ont enfoncé leur vol
comme un coin dans l'azur

Et me percent le cœur comme d'une arquebuse
les poussées de la sève

Flotte et respire
coupe la route du soleil

Sauras-tu peindre la fuite de l'hiver?
Sauras-tu transformer en joie cette chute livide?

SORBIER DES OISELEURS

Le sorbier du septentrion vire vers le soleil
Quelques minutes de jour
tout le reste du temps, nuit polaire

Cependant les fruits seront là
quand les pas de la femme rousse retentiront
Et pour la joie de tous
le sorbier et la femme
mélangeront leurs teintes rouges

Un incendie de plus
pour fêter la lumière
Un feu de femme et d'arbre

FLÛTE DE BRUME

Soir de janvier
ville flottante entre deux eaux
ô hésitante ville qui refuse le noir
de la brume plein les naseaux

Belle brume céleste
latescente, odorante
toutes autos ont les yeux rouges

Les femmes ont des fusées de brume
autour du corps
Bientôt elles fermeront les volets
les paupières
Bientôt la planète terre
les roulera dans l'ombre
le silence

FÉVRIER

Le gris du ciel m'enivre
et dans ce gris
les forsythias aux douces branches bourdonnantes

Février — les fuseaux horaires
glissent dessous mes pieds
Je sens les courbes de la terre
je sens l'attirance des astres

Un vrai soleil, de minute en minute
fera bondir les forsythias

Cependant même en me promenant
je garde en tête
la découpe du ciel
dans ma fenêtre

Il ne manque qu'un chat
d'un gris bleu lui aussi
pour que soit infinie
la journée qui commence
Des yeux verts très pensifs
pour suivre ma pensée
et rien de plus

Les forsythias sont les flambeaux des parcs
les forsythias sont feux
Ils chauffent le cœur étrange des mortels
ce cœur en déraison, ce cœur qui fort pousse le sang
Si bien qu'à l'intérieur de l'homme
il y a un squelette et un arbre
toute une vie tourbillonnante
que jamais, jamais nous n'arriverons à cerner
nous, les hommes et les femmes

Le jour de notre mort, nous passerons tous nos pouvoirs
toutes nos sèves à la vie végétale
et rejoindrons ainsi la grande vie cosmique
avec honneur

Chant d'ostéoporose

Ô antique grenouille, lève-toi
tu as un poème à fignoler
des versets à dorer à l'or fin
des fruits moussus à faire tomber du ciel

Pendant que tu dormais
les arbres ont tourné rond
dans l'air de la nuit bleue

Lève-toi, vieille bonne à tout faire
de la poésie
Sors les bassins de cuivre
astres de ton logis

Récure-toi d'abord
Travail de poésie exige :
corps propre, âme svelte
et très roses orteils

CIEL, MON CERVEAU

Quand mon cerveau comme un grand nuage
se réveille
alors je m'empare du ciel
je le fais entrer dans ma tête
à la manière d'une infusion
il me monopolise

Mes hémisphères deviennent plus grands
que ma boîte crânienne
ils tourbillonnent dans ma chambre
et s'en vont chercher les poèmes
dessous les lits et dans les coins
les araignées leur sont merveilles

Ciel et cerveau, frères jumeaux

Ô la fenêtre qui s'ouvrait d'un seul coup
parce que la vue sur la montagne était trop belle

Ô la nuit amoureuse
les longs serpents de baisers dans les chambres
les petits déjeuners flamboyants, richissimes

Ô le courage pour toute la vie
la bravoure et le chant du cœur
Ô le tapis immense et chaud

La mer entrait par les vaisseaux du cœur
elle s'y trouvait chez elle
comme en maison natale

NUIT DANS UN CADRE OVALE

La nuit à étincelles
svelte me prend la taille
Dans mon plumard géant je tangué
mélangeant le bleu noir et les astres
sorte de soupe originelle

Oh ! qu'elle se repose
cette algue des grands fonds
cette aïeule au front blanc
où clignote une étoile

Mes yeux en ont trop vu
qu'ils deviennent
comme les yeux des animaux
fixes et tristes
Intensément fidèles

LE CIEL, LE CŒUR

Merveille
dans ma fenêtre monte le bleu du jour
très bientôt j'éteindrai ma lampe

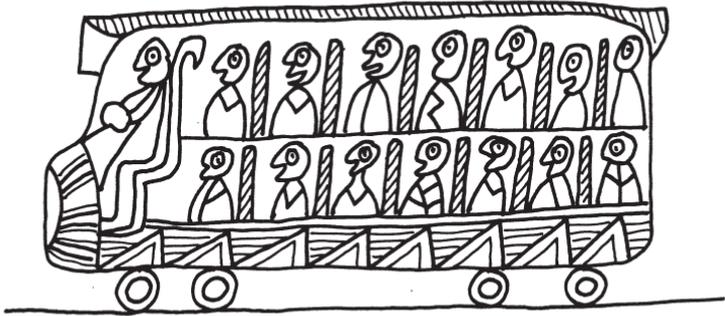
Nul arbre, nul oiseau n'ajoutera
aux pulsations de l'air
Je serai seule au monde
durant une immense minute
et tout mon corps ne sera plus
qu'une grande oreille bourdonnante



La violoncelliste dort avec son violoncelle
à coté d'elle
sur le grand lit
comme un mari

Il y a place ici
pour une femme de chair et d'os
et pour un instrument de bois
épicéa, ébène, érable

Il y a place ici pour le sommeil à deux
après bonne musique
bon enroulement dans la musique
bonne spirale de musique
sommeil de cordes et d'âmes



SEL CIRCULAIRE

Dans le bus surchargé, qui songe
à l'incroyable poids de sel qu'il emporte?
Sangs, sueurs, salives, urines
c'est une mer aux vagues intestines

Je regarde les gens, je les soupèse :
tant de sang, tant d'odeurs
tant de larmes
Un taux de sel constant
Un taux de douleur et de hargne
omniprésent
mais solitaire
mais secret



VIEILLIR ENCORE

C'est ça le vieillissement
On ne peut plus se réchauffer les pieds
même sous une grosse couette rouge

La tête tout en haut ne correspond plus
mais plus du tout au reste
Le corps est en vadrouille
L'âme est partie si loin
le pire, c'est les pieds

Ah ! les pieds des grand'mères
il faut les mettre sous la cendre
comme les pommes de terre du temps jadis
les merveilleuses pommes de terre cuites à la cendre
mangées sans beurre, noires et chaudes
la peau si bonne et la pulpe tant délectable

DENTS BLEUES

Ô la dentiste qui me met de jolis petits papiers bleus
entre les dents et me dit de serrer très fort
pour évaluer mon mors

Ô la dentiste blanche et noire au masque bleu
penchée sur mon bec grand ouvert

Sa danse autour de moi
ses ustensiles formidablement hygiéniques
me font soupirer d'aise

Ô la dentiste, ô le fauteuil de la dentiste
le léger bruit d'eau dans la vasque
instants de bonheur sans paroles
que tout mon organisme cherchait en vain

DENTS PROVISOIRES

Ô poésie !
pourvu que les auditeurs ne s'aperçoivent pas
que j'ai de fausses dents
Ils pourraient en déduire
que mon poème est incomplet
qu'il lui manque le velouté de la nature naturelle
l'assaisonnement furtif
qui fait les vrais poèmes

Un poème sans toutes ses dents est un poème bancal
mais, j'en suis sûre, vous savez bien, étant mortels
que toutes dents sont provisoires

CANCERS ET NUITS

Il peut y avoir des cancers qui s'insinuent dans
notre vie

Il peut y avoir des cancers en plein milieu de
notre mort

Ayez pitié de nous qui honnissons les déchirures
La soif salée de notre sang est si charnellement
chaude

L'angoisse peut nous prendre au milieu de la nuit
Qui veille sur les corps dans les ténèbres ?
Où est le souffle ?
Où est l'ange promis et où la récompense ?

ÉTERNELLES POSSESSIONS

Les biens des morts, oh ! bien à plat dans les
champs funéraires
ce sont dalles, couronnes ou primevères douces

Riches d'avoirs les morts, leurs biens imputrescibles
granit, urnes, dorures dans l'enclos paroissial

Leurs possessions dernières s'enfoncent dans les terres
dans trente ans tout au plus on les rassemblera
L'ossuaire les prendra

(de suaire plus de trace)

Cependant que les morts les plus privilégiés
seront propriétaires de l'éternité sourde

CUEILLETTE GÉNÉRALE

Je sais que j'ai au fond de moi du minéral
rien que du minéral
il attend doucement sa délivrance
sous les volumes et ventres de la chair
prunelles de mon sang

Patience, le jour viendra de la forte sagesse
de la pure contemplation

Les grandes vasques des orbites
et l'articulation candide des mâchoires
seront tournées vers le réel
et non vers l'illusoire

Voici enfin la communication avec le monde sidéral
et plus de fallacieuse différence
entre mâle et femelle

Le crâne se met à virer tel un astre
Qui veut, qui veut se mettre en orbite avec moi
au jour de la cueillette ?
la grande cueillette générale ?

C'est vrai, nous allons toujours du côté des
tombes
Nous ne pouvons pas nous passer de cet ancrage
dans le passé
De la chaleur de la terre des cimetières
Là est notre vie antérieure
La vie dans les arcanes de la terre
de la pensée aussi

Il nous faut toujours et toujours
rôder alentour des stèles
y cueillir force et vie

La promenade lente autour des rectangles
des morts, nous réchauffe
Nos pas sont assourdis
Nos voix bien à l'abri
dans le velouté de nos corps
Nous sommes UN avec les morts

Ne bougeons pas, sentons monter en nous
la vague tonifiante

Ne bougeons pas, laissons passer le vent
et rien de plus

TOAST POUR LE FEU FINAL

Pour que les vers ne dévorent ton corps
qui fut temple de l'esprit saint
pour que tes inoubliables cellules cérébrales
ne soient déchiquetées par lombrics aux gros yeux
décide de nourrir une dansante flamme

Pendant une heure ou deux (suivant carrure)
tu brûleras à part entière
tandis qu'en chapelle adjacente
tes proches écouteront les grandes orgues
(ô Bach ! les trépassés aiment les grandes fugues)

Être de feu pendant une heure
parce qu'on l'a décidé en son âme et conscience
c'est se transfigurer
c'est être en fin finale le plus sublime combustible
la fumée la plus voluptueuse
la cendre la plus chaude

TOAST POUR UN MORIBOND

Dans quelques heures et nuits je ne serai que cendre
d'un peu de champagne mêlée

Levez vos verres, ô blouses blanches
serviteurs masqués de la mort
(on vous paie pour la conjurer)

Dans les bulles de champagne je projette ma vie
buvez en gouttelettes ma dévorante soif

Et n'oubliez ceci : Cassez une bouteille de demi-sec
sur mon bateau final
ainsi présiderez au lancement
d'un navire transcendantal

LE MORT QUI LIT

Quand je serai mort, je veux qu'on m'installe
un petit coin pour lire, un petit coin avec un lumignon

Je lirai la Bible qui a de grandes oreilles d'éléphant et
les romanciers qui se savourent dans les trains
les lits vibratiles ou sur les plages jusqu'au soleil
couchant

Pour tuer au mieux l'éternité, j'aimerais qu'on
m'apporte des romans noirs inextricables
et puis des mots croisés et des poètes

Moi, dans un cercueil fait comme un radeau
(il n'est pas sûr que je serai tout à fait mort)
Je veux lire, lire à m'en faire péter ce qui me restera de
sous-ventrière

Venez me voir avec des bouquins explosifs,
je deviendrai un mort très fréquentable
Posez-les discrètement sur le seuil de ma pierre,
à la chute du jour je m'en saisirai

Je ne suis pas de ceux qui pensent qu'il faut distraire les
morts
Les yeux clos, je glisserai sans heurts entre les lignes

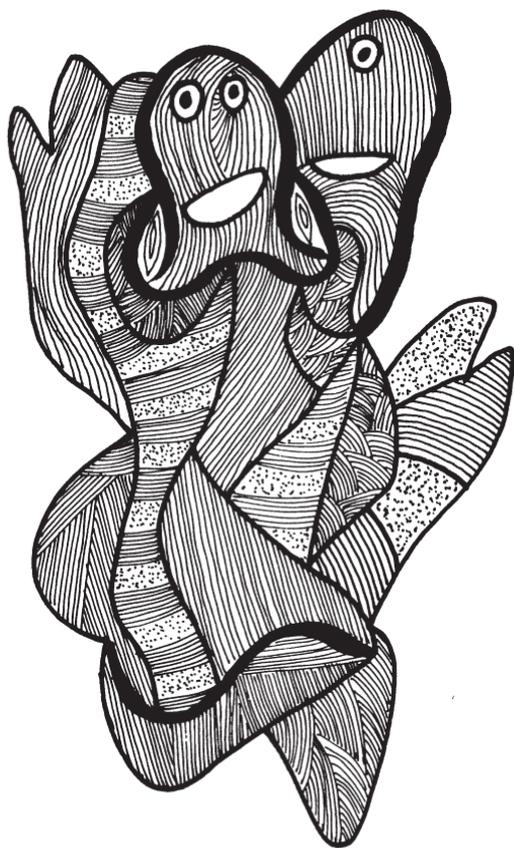
FEU D'ÂME

Lentement je me glisse dans la peau d'une vieille dame
et je sens pluie et vent et je sens la pâleur
les mains qui très bientôt vont délaissier les cordes
et les jours et les nuits

Lentement je m'écarte sur un chemin de terre
un tout petit chemin pour corps en perte d'âme
Lentement je me tais, le silence est très grand
les arbres du sang se mélangent
Se mélangent aussi mots, douceurs et abîmes

La haute flûte emplit tout l'espace du vide
les oiseaux près du cœur, les pas dans la vraie terre
on s'en va délivré, on n'a plus rien d'un corps
L'âme est un ballon blanc, un filet de cristal
l'âme enfin est très douce
il faut qu'on la caresse dans tout le sens du poil

L'âme est une grande rose de cathédrale



LA BEAUTÉ ET LA MORT

Du joug de la beauté me voici délivrée
j'ai enfin le droit d'avoir un gros ventre
impossible à domestiquer
et je me bats avec cette chose ombreuse qu'est la mort
qui n'est peut-être rien, qui est peut-être tout
La mort dont je me suis nourrie
depuis un âge tendrissime
Maintenant que je l'approche de très près
j'ai toutes mes aises
mon esprit se meut sans douleur dans sa cosse de chair
et pourtant il n'y a pas de danger que je revienne
ici-bas donner les informations solides
et précises qu'attendent les mortels
avec moi je les emporterai d'un bond

C'est cette brume épaisse qui nous permet
de foncer de l'avant
comme une fusée à étages
dans les immenses couches d'oxygène
jusqu'à la voie lactée

PEINTURE SUR ÂME

Mon âme se met à faire des cavalcades dans mes os
au bout de mes cinquante mille doigts elle affleure
et me chatouille aimablement les aisselles

Mon âme est un turban, un parapluie à étincelles
un ostensor prudent
qu'encense la tourbillonnante agitation de mon sang

Le tout emmitouflé dans un grand sac de peau
bien séparé du monde
s'il n'y avait les milliards de pores
grands bouffeurs d'oxygène
cheveux, poils et moustaches
os brillants et cachés
qui exigent de voir enfin toute la folle planète terre
ensuite d'être peints par un artiste en mal de support
et d'humaine candeur

CITROUILLES ET POÈMES

Ah ! ces heures sublimes que je passe dans mon lit
à dévorer poètes et citrouilles
Un dortoir tout entier
vibrations sourdes de toute ma vie

Je forme un couple avec la terre
depuis tant de décades

La Boivre et le Clain circonscrivent
mon paysage terrestre
et le cantique de la mer perpétuelle
sur une terre où les fleuves débordent
me semble un mythe de bretonne en perdition

Les premiers poèmes sont le résultat du big bang
ils ont même force irrépessible
et une élasticité sans pareille

Les poèmes prennent leur force dans la terre des
cimetières
en même temps ce sont étoiles,
tourbillons de matière
Les mots qui les composent ont été pris dans
le terreau humide des sous-bois

Tous les poèmes vrais ont quelque chose à voir
avec la mort
et nous mordons dedans à pleines dents

Les longues laisses des poèmes prolongent
les lignes de nos mains
Elles rejoignent les fuseaux horaires
puis se perdent dans les sourdes harmoniques
des mondes invisibles

Je freine des quatre fers pour ne plus écrire de
poèmes
je les refoule dans le noir le plus noir
car les poèmes sont flammes, tourbillons, explosifs
sont si envahissants qu'on a peur de mourir
et tout cela fatigue les femmes un peu vieilles
c'est pourquoi je me barricade dans ce qui me reste
de frontières

Nonobstant ces poèmes je les désire
de toutes mes fibres
je les jette sur le papier
ce sont dahlias, tournesols, arbres porteurs d'olives
orangers funambules

Les poèmes sont des pigeons étouffés

Les poèmes sont des mains tremblantes
issues de l'eau

Les gouttelettes des poèmes sont des torches marines
et j'ai plaisir à les faire rouler sur les chemins
incandescents des poèmes dénudés

Ils sont pleins d'air bleu
ils martyrisent ceux qui les utilisent
car ils s'insinuent dans la tourbe des âmes
et y perdurent

Les poèmes raclent un sol rouillé
ils illuminent et soulèvent la plante des pieds
ils ont une parenté profonde avec le gerbier des âmes
 les sources
 les étiers
 les belles notes noires
des instruments désaccordés

DAUPHINS, REQUINS, POÈMES

Soupeser le poème
endormir le poème
le bercer, le haïr
le trousser, dépecer

Laisser passer la nuit
que travaille le vent
le donner à la mer

Engloutir le poème
déglutir le poème
le sauver du requin
appeler le dauphin
sur son dos le poser

Les océans sont pleins de larmes
les océans sont des vaisseaux
la mer est un poème
la femme est tout un peuple
de poèmes

A L'ENSEIGNE
DES GRANDES TÊTES MOLLES

Je cherche matière à poème
sur les ailes d'une maison
dans mon dos qui craque et qui siffle
pour cause de vieille saison

Par les fentes de ma cervelle
à traquer puces et poèmes
j'emploie ruses et déraison
car folle un tantinet faut être
pour gratter ces démangeaisons
que si bellement on affuble
du pompeux nom d'inspiration

Follette suis depuis des lustres
sans jamais baisser pavillon
Tout en haut de ma tête molle
il y a des fanions qui claquent
se révulsent au moindre vent

Follette suis, non poétesse
les poétessees sont légions
mais les vraies folles sont si rares
qu'on leur doit bien circonspection

CHANT D'OSTÉOPOROSE

Mon corps, ô ma sœur, a bien mal à sa belle âme

Jules Laforgue

Le train traverse la gare en fracassant l'espace
et moi je serre ce qui me reste d'âme
entre chair et vieil os

Je ne suis plus qu'un vieil oiseau qui nulle part
ne se pose
Un oiseau noir de très sinistre augure

Néanmoins il y a tout au fond de moi une perle
qui vibre
Quelque mineur de fond ira peut-être la chercher
Ce diamant, cette perle, c'est mon poème
pénultième
Si nul ne vient, il se fraiera passage dans les
haies vives de ma chair
Faisant mentir le diagnostic :
Squelette en odeur d'ostéoporose

Chant d'ostéoporose
est le trente-huitième ouvrage de la collection
“L'échappée belle”
dirigée par Robert Dadillon

ODILE CARADEC

Chant d'ostéoporose

Illustrations originales de Claudine Goux



EDITINTER

ODILE CARADEC

CHANT D'OSTÉOPOROSE

« Ostéoporose » : voilà bien le genre de mot qu'on peut trouver joli, « poétique », tant qu'on ne sait pas ce qu'il veut dire. Ça pourrait être, pourquoi pas, le bruit des vagues dans un coquillage en bord de mer... La réalité sémantique est plus douloureuse. A priori, donc, pas de quoi en tirer un chant. Et c'est là qu'intervient la magie d'Odile Caradec : car elle connaît la signification clinique du mot, mais elle le détourne, le magnifie plutôt, pour lui donner toute la poésie qu'il y a aussi dans ses os, ses sons, ses syllabes. Tout au long de ses poèmes, Odile Caradec ne nie pas l'hiver, la vieillesse, la souffrance, la mort, mais elle leur fait, fidèle à son style inimitable, de délicieux pieds-de-nez :

*Ah ! les pieds des grand'mères
il faut les mettre sous la cendre
comme les pommes de terre du temps jadis
les merveilleuses pommes de terre cuites à la cendre
mangées sans beurre, noires et chaudes
la peau si bonne et la pulpe tant délectable*

C'est un livre dont on ne sort pas guéri (on ne guérit de rien), mais il fait devenir rieur et fraternel. C'est merveilleux.

Jean-Claude Martin

Illustrations de Claudine Goux



